

DÉMOCRATIE ET RAISON

DU MÊME AUTEUR DANS LA MÊME COLLECTION

*Science et Vérité. Karl Popper et John Dewey
face à la question de la certitude, 2024*

MATTHIEU LONGOBARDI

DÉMOCRATIE ET RAISON

LE RATIONALISME ET SES PARADOXES
DANS LES PHILOSOPHIES POLITIQUES
DE KARL POPPER ET JOHN DEWEY

ML PHILOSOPHIE

ISBN : 979-10-424-7078-4

© Matthieu Longobardi, 2026

Édité par : ML Formation, 1 avenue des Arts,
94100 Saint-Maur-des-Fossés

Ce livre a été publié sur bookelis.com

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,
intégrale ou partielle, réservés pour tous pays.

L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de ce livre.

SOMMAIRE

INTRODUCTION	11
I. DÉMOCRATIE ET RATIONALITÉ	25
A. La démocratie chez Karl Popper et John Dewey	25
1. La démocratie formelle de Karl Popper	25
2. La démocratie chez John Dewey	40
a. Un concept de démocratie en partie historique	40
b. La notion de public	49
c. L'État démocratique et ses citoyens	56
B. Nécessité de la rationalité en démocratie	64
1. Démocratie et « attitude rationaliste » chez Karl Popper	64
2. La « méthode de l'intelligence » de John Dewey	73
a. Raison, intelligence et émotion	73
b. Pratique de la « méthode de l'intelligence »	77

II. PARADOXES DE L'ATTITUDE RATIONALISTE	99
A. Un paradoxe logique	99
1. Impuissance du « rationalisme intégral » face aux irrationalistes	99
2. Le rapport de John Dewey à ce paradoxe	111
B. La démocratie peut exclure : le paradoxe de la tolérance	119
1. Exposé du paradoxe, et solution proposée par Karl Popper	119
2. Quelles limites à l'application de l'idéal démocratique ?	126
C. La religion au service de la raison ?	133
1. L'hésitation popperienne : le christianisme, religion de la raison ?	133
2. John Dewey et la religion	142
a. Le religieux et la méthode de l'intelligence	142
b. Le religieux au service de la méthode de l'intelligence	149

III. LA RAISON, L'IRRATIONNEL ET LA DÉMOCRATIE	159
A. La raison comme religion ?	159
B. La raison comme combat	162
1. La sortie des paradoxes	162
2. L'enjeu du temps	169
C. Quel rationalisme ?	171
CONCLUSION	175
REMERCIEMENTS	179
ÉPILOGUE	181
RÉFÉRENCES DES TEXTES CITÉS	183

INTRODUCTION

« I may be wrong and you may be right, and by an effort, we may get nearer to the truth »

Karl Popper,
The Open Society and its Enemies, p. 508

En démocratie, la raison semble sans cesse menacée. Les fausses informations sont partout, et les techniques de manipulation de l'opinion nous conditionnent, ce qui fait qu'accéder à la vérité et aux faits demande un effort souvent trop important. Par ailleurs, certains acteurs et certaines actrices politiques vont jusqu'à refuser de se plier à une exigence de cohérence de leur discours, remettant ainsi en question le principe de non-contradiction : il semble alors acceptable, au moins pour une partie de la population, de dire une chose et son contraire dans une même allocution, voire dans une même phrase.

La rationalité, comprise comme impliquant le respect des données de l'expérience et de la logique, semble donc ne pas être un critère de validité des discours politiques.

Pourtant, elle reste généralement reconnue, au moins en affichage, comme un gage de sérieux. Dénoncer l'irrationalité des propositions de ses adversaires demeure une pratique largement répandue dans le débat public. De plus, chaque citoyenne, chaque citoyen tend généralement à penser que ses choix politiques sont rationnels : bien peu se réclament explicitement d'un rejet de la rationalité.

Ainsi presque tout le monde revendique une rationalité, tout en déplorant son abandon par les autres. Comment expliquer une telle tension ? Se pourrait-il que plusieurs rationalités incompatibles coexistent ? Cela semble contradictoire avec l'idée même de rationalité, qui implique une universalité.

L'examen de ces questions est délicat pour qui se pense pleinement rationnel. Ce qu'il ou elle considère comme étant l'approche rationnelle lui semble alors souvent tellement aller de soi que le développement de mouvements – notamment politiques – qui s'en écartent en devient incompréhensible. Comment des affirmations qui ne sont corroborées par rien, et qui sont contredites par

de nombreux faits et arguments, peuvent-elles continuer à se propager ? Chacune, chacun n'est-il pas capable de se rendre compte de leur fausseté ? Cela ne doit-il pas conduire à décrédibiliser celles et ceux qui colportent de telles pseudo-informations ? Comment des mouvements politiques qui proposent des solutions dont les analyses montrent qu'elles devraient produire des effets contraires à ceux visés, qui profèrent des mensonges dont il est à chaque fois rapidement établi qu'ils en sont, et dont le passage au pouvoir a montré que ces défauts ne s'atténuent pas avec l'arrivée aux responsabilités, peuvent-ils prospérer ?

Ainsi Laurent Joffrin, alors directeur de la rédaction et de la publication du quotidien *Libération*, écrivait dans sa « Lettre politique » du 3 mai 2018, intitulée « L'industrie du doute », à propos d'attaques chimiques en Syrie : « La vérité est une et l'erreur multiple : les propagandistes jouent donc le nombre contre la raison. Certes, la vérité émerge au bout du compte. On sait aujourd'hui de manière prouvée, établie, certaine, que le régime syrien a mené par le passé plusieurs attaques chimiques [...]. » Il énonce ainsi ce qui est selon lui une « vérité » : mais qui « sait » de cette manière ? Ce qui est énoncé comme une « vérité » ne fait en réalité pas l'unanimité. Même dans les cas les plus consensuels,

l'expérience montre qu'il subsiste une proportion non négligeable de personnes qui restent convaincues de ce qui n'est plus que mensonge ou « erreur » pour les autres.

Ce constat est particulièrement problématique dans une démocratie : est-il possible de prendre des décisions collectivement, de débattre, de trouver des compromis, dans un contexte où les faits eux-mêmes sont l'objet de contestations radicales et permanentes ? Cela semble rendre le dialogue impossible.

Nous allons donc chercher à répondre à cette perplexité : pourquoi ce que chacune et chacun identifie comme la raison ne s'impose-t-elle pas de manière immédiate aux autres ? Pourquoi le discrédit ne s'abat-il pas immédiatement sur celles et ceux qui semblent s'affranchir de l'exigence de cohérence dans leurs propos ?

Pour nous aider dans cette analyse, nous allons nous appuyer sur les travaux de deux penseurs de la démocratie et de la rationalité au vingtième siècle : Karl Popper et John Dewey. Le premier propose une vision formelle de la démocratie, très liée à l'usage de la raison, tandis que le second adopte une approche plus historique, tout en faisant confiance au pouvoir de l'intelligence et à ses progrès. Tous deux ont donc dû se confronter à celles et ceux que l'on

nomme, d'une manière qui n'est pas toujours clairement compréhensible, « ennemis de la démocratie ». Cette dénomination devra être clarifiée, puisque lesdits ennemis espèrent souvent obtenir les faveurs d'une majorité d'électrices et d'électeurs. Il nous faudra en conséquence expliquer en quel sens une démarche s'appuyant sur la volonté d'une majorité de la population peut cependant être dite anti-démocratique.

Dans un ouvrage dont le titre révèle la dimension de combat qui s'y mène, *La société ouverte et ses ennemis*, Karl Popper, philosophe né à Vienne déjà connu pour ses travaux sur la science¹, réalise, alors que la seconde guerre mondiale est en cours, ce qu'il appelle son « effort de guerre »² : il s'attaque, d'un

1 – Il a publié *Logik der Forschung* en 1935 (traduit en français sous le titre *La logique de la découverte scientifique* [1973], traduction Nicole Thyssen-Rutten et Philippe Devaux, préface de Jacques Monod, Paris, Payot, collection « Bibliothèque Scientifique Payot », 2007).

2 – Karl Popper, *La société ouverte et ses ennemis*, avant-propos, traduction et annotation par Didier Delsart, Paris, Les Belles Lettres, collection « Bibliothèque classique de la liberté », 2025 (abrégé SO par la suite), p. 799. Version originale, plus largement : « It should not be forgotten that I looked upon my book as my war effort : believing as I did in the responsibility of Hegel and the Hegelian for much of what happened in Germany, I felt it was my task, as a philosopher, to show that this philosophy was a pseudo-philosophy. », Karl Popper, *The Open Society and its Enemies* [1945], Londres, Routledge, 2002-2011 (abrégé OS par la suite),

point de vue philosophique, aux auteurs qui, selon lui, ont construit la base théorique du développement du fascisme, notamment en Allemagne. La majeure partie du texte est donc critique : Karl Popper met en évidence ce qu'il voit comme le potentiel délétère des philosophies de Platon et de Georg Wilhelm Friedrich Hegel, et expose celle de Karl Marx tout en insistant sur ses limites. Ce texte est cependant également l'occasion pour Karl Popper de présenter ses positions propres : l'enquête qu'il mène le conduit en effet à formuler son idéal d'organisation politique, qu'il construit en le nommant « démocratie ». Pour lui, un gouvernement peut être qualifié de démocratique s'il est possible de s'en « débarrasser sans effusion de sang – par exemple, par l'intermédiaire d'élections générales »³. C'est à ces prises de positions positives que nous allons nous intéresser, et plus précisément à la manière dont il pense leur rapport avec les positions adverses, et dont

Addendum I (1961) au volume II, paragraphe 17 « Hegel again », p. 508.

3 – SO, p. 171 ; traduction légèrement modifiée : nous avons préféré conserver la position de « par exemple » avant « par l'intermédiaire de ». Version originale : « governments of which we can get rid without bloodshed – for example, by way of general elections », OS, t. I, chapitre 7 « The Principle of Leadership », p. 118.

il espère sortir victorieux du face-à-face qu'il institue avec les « ennemis de la démocratie ».

Cela va nous conduire en particulier à comprendre de quelle manière son concept de démocratie se trouve lié à ce qu'il appelle « rationalisme », ou « attitude rationaliste »⁴, et qui consiste à se montrer prêt à se laisser convaincre par son interlocuteur, sur la base de faits ou d'arguments. Le cœur de cette attitude est résumée en une phrase par Karl Popper : « *J'ai peut-être tort, et vous avez peut-être raison, et, en faisant un effort, il se peut que nous nous rapprochions de la vérité* »⁵. La difficulté est qu'une telle attitude, une fois adoptée et mise en pratique, peut donner un sentiment de supériorité en termes éthiques, mais aussi d'efficacité, de capacité à résoudre des problèmes pratiques ou théoriques de manière consensuelle, au point de rendre incompréhensible, inacceptable, le fait de la refuser. Cela peut, dans le même temps, mettre dans une position de faiblesse dans le cadre de débats : être modeste dans ses affirmations, ouvrir la porte à l'idée que l'autre pourrait avoir raison, peut facilement être

4 – SO, p. 462. Version originale : « rationalist attitude », OS, t. II, chapitre 24 « Oracular Philosophy and the Revolt against Reason », partie I, p. 431.

5 – « *'I may be wrong and you may be right, and by an effort, we may get nearer to the truth'* », OS, p. 431, traduction personnelle, Popper souligne.

utilisé par l'adversaire pour passer pour celui ou celle qui sait face à celui ou celle qui doute.

Karl Popper s'interroge alors sur la manière de convaincre, et de se convaincre, que son attitude rationaliste est meilleure qu'une autre. La question de la supériorité objective de cette approche se pose tout particulièrement pour lui, puisque l'un des ennemis principaux qu'il identifie dans son ouvrage est le relativisme : il ne peut pas se résoudre à ce que les différentes attitudes puissent se valoir⁶.

Mais la tâche consistant à montrer la supériorité de l'attitude rationaliste est difficile, parce qu'elle est menacée de circularité. En effet, comment justifier le choix de l'adopter sans s'appuyer sur la raison ? Il serait pourtant difficile de convaincre par l'argumentation une personne qui refuse, par exemple, le principe de non-contradiction. En effet, même si l'on parvenait à mettre en évidence des incohérences entre ses croyances et les faits qu'elle reconnaît, ou entre ses croyances elles-mêmes, cela ne la conduirait pas forcément à admettre qu'elle ne

6 – Voir notamment l'introduction de l'addendum au tome II de *OS*, « Facts, Standards, and Truth : A Further Criticism of Relativism » (1961), p. 485 : « The main philosophical malady of our time is an intellectual and moral relativism [...]. By relativism – or, if you like, scepticism – I mean here, briefly, the theory that the choice between competing theories is arbitrary [...]. »

peut pas les maintenir. Elle pourrait toujours dire qu'elle accepte les contradictions.⁷

De plus, l'adoption de l'attitude rationaliste popperienne n'a rien d'une évidence : elle apparaît comme exigeante, et ne correspond pas à l'attitude spontanée des humains⁸. En effet, écouter l'autre et être prêt à reconnaître ses propres erreurs demande des efforts, parce que cela impose d'aller contre ce qui nous est familier⁹.

- 7 – Voir *OS*, tome II, chapitre 24 « Oracular Philosophy and the Revolt against Reason », II, p. 436 : « The rationalist attitude is characterized by the importance it attaches to argument and experience. But neither logical argument nor experience can establish the rationalist attitude; for only those who are ready to consider argument or experience, and who have therefore adopted the rationalist attitude already, will be impressed by them. That is to say, a rationalist attitude must be first adopted if any argument or experience is to be effective, and it cannot therefore be based upon argument or experience. » Nous y reviendrons en II.A.1.
- 8 – Voir par exemple Daniel Kahneman, *Thinking, Fast and Slow* [2011], London, Penguin Books, 2012-2024. Notamment les chapitres 2 « Attention and Effort » (« L'attention et l'effort ») et 3 « The Lazy Controller » (« Le contrôleur paresseux »). Traduction française : *Système 1 / Système 2 : Les deux vitesses de la pensée*, traduction de Raymond Clarinard, Paris, Flammarion, 2012.
- 9 – Voir *Ibidem*, chapitre 5 « Cognitive Ease » (« L'aisance cognitive »). Et 7 « A Machine for Jumping to Conclusions », notamment p. 92 : « Conscious doubt [...] requires maintaining incompatible interpretations in mind at the same time, which demands mental effort. », et p. 94 : « Contrary to the rules of philosophers of science, who advise testing hypotheses by trying

Vous souhaitez lire la suite ?

Ce livre est disponible à la vente, en librairie
et sur le site [ML Philosophie](#).

<https://mlphilosophie.com/produit/democratie-et-raison/>